

# L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ ET LES PHILOSOPHIES  
ANTIQUES ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)



PHILOSOPHIES

L'un des traits caractéristiques de Leibniz est son rapport positif, érudit et essentiel à toute la tradition philosophique. Son recours aux auteurs et aux thèses du passé est d'autant plus frappant que la plupart de ses contemporains, à commencer par Descartes, prétendent inaugurer leur propre pensée dans le refus de la tradition philosophique. Le rapport que Leibniz assume à celle-ci peut s'entendre par analogie avec les parties célèbres où les joueurs d'échecs apprennent leur art : un bon joueur, instruit de l'histoire des échecs, reconnaît aux premiers coups l'ouverture choisie par son adversaire, identifie aussitôt la stratégie qu'il va suivre et anticipe la fin de partie qu'il tentera de mettre en place ; il s'épargne ainsi supputations et hypothèses, parce qu'il reconnaît les situations exemplaires déjà affrontées par les grands maîtres.

On trouvera ici non seulement restitué ce que Leibniz a pensé des auteurs antiques et médiévaux, mais encore analysé son bon *usage* de l'histoire de la philosophie.

Grand prix de philosophie de l'Académie française, titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne en Sorbonne et directeur de l'équipe de recherche *Métaphysique : histoires, transformations, actualité*, Vincent Carraud réunit dans ce volume à la fois les contributions de spécialistes de Leibniz et celles d'historiens des philosophies antiques et médiévales qui éprouvent l'or trouvé par Leibniz dans la boue de ses lectures scolastiques : Roger Ariew et Marin Lucio Mare, Thomas Auffret, Claire Bayle, Frédéric de Buzon, Michaël Devaux, Stefano Di Bella, Agustín Echavarría, Thomas Leinkauf, Juan A. Nicolás, François Ottmann, Arnaud Pelletier, Jean-Louis Poirier, Marwan Rashed, Donald Rutherford, Kristell Trego, avec un avant-propos de Jean-Luc Marion.

CATÉGORIES ET MODIFICATIONS DE CHOSES.  
DE LA TRADUCTION PHILOSOPHIQUE  
SELON LEIBNIZ

Arnaud Pelletier

**Collection « Philosophies »**  
**dirigée par Marwan Rashed**

**série « Histoire des philosophies »**

*Malebranche. Mathématiques et philosophie*  
Claire Schwartz

*La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle*  
Marwan Rashed

**série « Philosophie contemporaine »**

*Les Arts et les Images. Dialogues avec Dominic McIver Lopes*  
Laure Blanc-Benon (dir.)

*Le Monde en projets. Une lecture de la théorie des symboles de Nelson Goodman*  
Alexis Anne-Braun

# L'OR DANS LA BOUE

*LEIBNIZ  
ET LES PHILOSOPHIES  
ANTIQUES  
ET MÉDIÉVALES*

Vincent Carraud (dir.)

*avec la collaboration de Claire Bayle  
& Gabriel Meyer-Bisch*

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université.

Sorbonne Université Presses est un service  
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

ISBN de ce PDF : 979-10-231-3764-4  
© Sorbonne Université Presses, 2026

ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0668-8  
© Sorbonne Université Presses, 2021

Mise en page 3d2s (Paris)/Emmanuel Marc Dubois (Issigeac)

**SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES**

Maison de la Recherche  
Sorbonne Université  
28, rue Serpente  
75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

[sup@sorbonne-universite.fr](mailto:sup@sorbonne-universite.fr)

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

## ABRÉVIATIONS

- A *Sämtliche Schriften und Briefe*, éd. Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaft et Akademie der Wissenschaften in Göttingen, séries I-VIII, Darmstadt/Leipzig/Berlin, 1923-...
- GM *Leibnizens Mathematische Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin/Halle, 1849-1863, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1971.
- GP *Leibniz. Die philosophischen Schriften*, éd. C. Gerhardt, 7 vol., Berlin, 1875-1890, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1965.
- Dutens Gottfried Wilhelm Leibniz, *Opera omnia*, éd. Louis Dutens, Genève, 1768, rééd. Hildesheim/New York, Olms, 1990.
- Grua Gottfried Wilhelm Leibniz, *Textes inédits d'après les manuscrits de la Bibliothèque provinciale de Hanovre*, publiés et annotés par Gaston Grua, 2 vol., Paris, PUF, 1948.
- AT *Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, nouvelle présentation par Bernad Rochot & Pierre Costabel, 11 vol., Paris, Vrin, 1964-1974.



PREMIÈRE PARTIE

# L'avancement de la philosophie



## CATÉGORIES ET MODIFICATIONS DE CHOSES. DE LA TRADUCTION PHILOSOPHIQUE SELON LEIBNIZ

*Arnaud Pelletier*  
*Université libre de Bruxelles*

Le rapport de Leibniz à l'histoire de la philosophie se présente d'abord sous la forme de problèmes de traduction. Lorsqu'il s'agit de traduire des philosophies du passé, il faut en effet affronter à la fois l'éloignement de la pensée d'origine et de son contexte, celui de la langue dans laquelle elle fut formulée, et celui de l'obscurité de termes qui restent trop peu expliqués<sup>1</sup>. Et lorsqu'il s'agit de formuler la philosophie présente, il semble qu'on ne peut d'abord échapper aux lexicques et aux concepts que l'histoire nous a légués. Dans un sens, il s'agit de traduire en termes actuels une pensée du passé ; dans l'autre sens, il s'agit de traduire une pensée actuelle avec des termes du passé. Il est ainsi bien connu que Leibniz a souvent mis en scène son éloignement d'Aristote tout autant qu'il a, dans l'autre sens, rétabli des termes aristotéliens qu'il avait d'abord bannis de la philosophie, au premier rang desquels l'entéléchie<sup>2</sup>. Le rapport à Aristote est ainsi partout présent, fût-ce au travers de ses différentes traductions que sont les scolastiques péripatéticiennes, et fût-ce sur le mode d'une réforme ou d'une opposition à celles-ci<sup>3</sup>. Il est vrai que l'on ne trouve nulle part

- 1 Le *locus classicus* traitant de l'obscurité des termes de la philosophie est le paragraphe deux des *Meditationes de cognitione, etc.* de 1684, A VI, 4, 586.
- 2 Leibniz à *Johann Friedrich*, 1679, A II, 1<sup>2</sup>, 754 : « C'est que je rétablis les formes substantielles, que les Atomistes et Cartesiens prétendent d'avoir exterminées ».
- 3 Voir Leibniz à *Rémond* du 10 janvier 1714, GP III, p. 606 : « Etant enfant j'appris Aristote, et même les Scholastiques ne me rebutèrent point ; et je n'en suis point fâché presentement ».

chez Leibniz de discussion suivie de la philosophie d'Aristote qui soit l'équivalent de ses remarques sur Descartes, Locke ou Bayle, de sa lettre à Hansch sur Platon ou de ses notes sur Sextus Empiricus<sup>4</sup>. Pourtant, dans ses notes privées, Leibniz ne cesse de faire usage d'Aristote *dans l'autre sens* : il réinvestit des lexiques, il superpose des distinctions, il fait varier des formulations empruntées à différents contextes afin de faire émerger et de clarifier une pensée qui s'invente. Comme nous le verrons, cet usage d'Aristote suppose un certain rapport à la philosophie comprise comme pérenne (§ 1). Ce rapport permet à Leibniz de refuser l'explication du changement des choses en termes d'inhérences transitoires (§ 2), mais aussi de renouveler le sens des catégories aristotéliennes dans son enquête sur la modification des choses (§ 3). Toutefois, la variété des lexiques empruntés au passé doit être comprise comme une série de traductions philosophiques qui ne se superposent pas complètement : faute d'y prendre garde, le commentateur court le risque de replier la conceptualité de Leibniz sur l'une de ses traductions (§ 4).

## LA PHILOSOPHIE PÉRENNE À VENIR

L'usage ambivalent d'Aristote – ou son usage dans les deux sens – illustre de manière exemplaire le rapport de Leibniz à l'histoire de la philosophie. Ce dernier est exposé dans quelques lettres envoyées à Nicolas Rémond, dont l'exégèse approfondie a été entreprise par H.J. de Vleeschauwer, que nous suivrons en partie ici<sup>5</sup>. Lorsque Nicolas

4 Respectivement : *Animadversiones in partem generalem Principiorum Cartesianorum* (GP IV, 354-392); *Nouveaux Essais sur l'entendement humain* (A VI, 6, N. 2); *Reponse aux reflexions contenues dans la seconde Edition du Dictionnaire Critique de Mr. Bayle* (GP IV, 517-571); *Dissertatio epistolica de philosophia Platonica* (Kortholt III, 64-70); *Specimen animadversionum in Sextum Empiricum, per curso libro Pyrrhoniariarum Hypothesium (sic) primo datum* (LH IV, 8, f. 96-97). Sur ce dernier texte, nous renvoyons à notre étude : Arnaud Pelletier, « Leibniz's Anti-Scepticism », dans Sébastien Charles & Plinio J. Smith (dir.), *Scepticism in the Eighteenth Century: Enlightenment, Lumières, Aufklärung*, Dordrecht/Heidelberg/New York/London, Springer, 2013, p. 45-61.

5 Herman Jan De Vleeschauwer, *Perennis quaedam philosophia*, université d'Afrique du Sud, Pretoria, 1968.

Rémond, alors totalement inconnu, exprime le vœu que Leibniz rassemble en un seul corps de doctrine la totalité de ses écrits jusqu'aux « plus petites choses qui vous ont échappé[es] et qui sont dispersées par cy par là<sup>6</sup> », Leibniz répond avec quelque retard en mentionnant d'abord son projet de spécieuse générale puis en faisant référence à une *certaine philosophie pérenne* (*perennis quaedam philosophia*). Ces réponses, sans doute peu explicites pour le destinataire, n'esquivent en rien la question mais lui retirent toute pertinence. L'une des formules les plus citées se trouve dans la lettre du 26 août 1714 :

La vérité est plus répandue qu'on ne pense, mais elle est tres souvent fardée et tres souvent aussi enveloppée, et même affoiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les anciens (ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs), on tirerait l'or de la boue, le diamant de sa mine et la lumière des tenebres ; et ce serait, en effect, *perennis quaedam Philosophia*<sup>7</sup>.

Cette *perennis quaedam philosophia* ne doit pas être conçue comme une doctrine constituée qui serait seulement ensevelie dans la boue de sorte qu'il s'agirait maintenant de la dévoiler, mais comme une doctrine qu'il reste encore à constituer à partir des traces qui nous sont données – à la manière dont des empreintes en creux permettent de reconstituer le corps (de doctrine) qui les a suscitées. En somme, « ces traces de la vérité dans les anciens » sont des traces d'une philosophie qui n'existe pas encore. La philosophie pérenne ne doit pas être héritée des « antérieurs », mais elle doit encore être inventée à partir d'eux : cette philosophie ne vient pas du fond du passé mais du fond de l'avenir. Aussi, le fait même de chercher à « réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions » est le fruit d'une invention – mettant en œuvre différents outils, comme la Spécieuse générale et, davantage encore, la Science Générale – qui permettent de discerner les propositions qui ont déjà été démontrées, celles qui n'ont été qu'avancées et sont en attente de démonstration, et celles qui peuvent être justifiées et légitimées au-delà de ce que leurs auteurs avaient pu

6 Lettre de Rémond à Leibniz du 2 juin 1713, GP III, 603.

7 Leibniz à Rémond du 26 août 1714, GP III, 624-625.

apercevoir. Il s'agit donc bien d'ajouter quelque chose pour faire un « pas en avant » vers la philosophie pérenne, ainsi que Leibniz le confiait dès le 10 janvier de la même année : « J'ay eu soin de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes Sectes des Philosophes, et je crois y avoir adjouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant<sup>8</sup> ». Cette philosophie-là ne peut être qu'une *certaine* (*quaedam*) philosophie pérenne, parce que ses contours ne sont précisément pas encore cartographiés, délimités, déterminés comme seraient ceux d'un système déjà donné. Telle est bien la réponse à Rémond, et l'un des sens de *l'or dans la boue* des Anciens : il ne s'agit pas de retrouver un trésor perdu mais de tamiser des montagnes de livres pour en extraire de minuscules paillettes comme autant d'*initia* de la Science Générale. Leibniz peut concéder que son système a plus de rapport à Platon qu'à Aristote<sup>9</sup> mais cela n'en fait pas un système platonicien : c'est plutôt un échantillon de la philosophie pérenne.

Le rapport de Leibniz à Aristote ne fait pas exception à cette conception. Il ne s'agit ni de *corriger* Aristote ni de le *justifier* – selon les expressions respectives de Christian Kortholt et de Pierre Sigorgne, dont le premier voyait en Leibniz la correction des scolastiques et le second leur justification<sup>10</sup> – mais il s'agit de contribuer à cette philosophie pérenne à partir d'un certain nombre de thèses – de traces de vérités éternelles – dans la philosophie aristotélicienne. Or l'accès à ces dernières a été plongé dans les ténèbres par la fumée (*fumus*) scolastique<sup>11</sup>, ou encore : il a été recouvert par des sédimentations de commentaires que Leibniz qualifie précisément de boue ou d'ordure (*stercus*) selon le mot

8 Leibniz à Rémond du 10 janvier 1714, GP III, 606.

9 Selon la formule de la préface aux *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, A VI, 6, 47.

10 Christian Kortholt, *Remarques sur la correction de la philosophie scholastique selon les principes de M. de Leibniz*, dans *Leibniz, Recueil De Diverses Pièces Sur La Philosophie, les Mathématiques, l'Histoire & c.*, Hambourg, 1734, p. 89-109 ; Pierre Sigorgne, *Institutions Leibnitiennes, ou Précis de la Monadologie*, Lyon, 1767, préface.

11 Leibniz à Thomasius du 6 octobre 1668, A II, 1<sup>2</sup>, 18 : « *Satis ostendit Raey [...]* tenebras Aristotelis a scholastico fumo esse ».

attribué à Virgile<sup>12</sup>. En effet, loin d'avoir tenu les exposés scolaires de la métaphysique aristotélicienne pour relativement conformes et fidèles, Leibniz a été immédiatement rendu sensible par son maître Jakob Thomasius à la différence entre la doctrine aristotélicienne elle-même et son appauvrissement ou sa transformation au travers des errements des différentes scolastiques péripatéticiennes, thomistes ou réformées : « En lieu et place d'une Philosophie Première ou Métaphysique, écrivait Thomasius, nous n'avons aujourd'hui qu'un Lexique philosophique aristotélicien<sup>13</sup> ». Leibniz partage le constat de Thomasius, dans une note éditée par Foucher de Careil :

Thomasius [...] m'engagea beaucoup à lire Aristote, m'annonçant que, quand j'aurais lu ce grand philosophe, j'en prendrais une toute autre opinion que d'après ses interprètes scolastiques ; je reconnus bientôt la justesse de cette remarque, et je vis qu'entre Aristote et les scolastiques, il y avait la même différence qu'entre un grand homme versé dans les affaires de l'État et un moine rêvant dans sa cellule<sup>14</sup>.

Les moines, dont le « latin barbare » recouvre d'ordures l'or de la pensée – selon une expression que Leibniz attribue cette fois-ci à Grotius<sup>15</sup> – n'ont pas affaire aux choses réelles mais seulement à des mots aveugles,

- <sup>12</sup> Voir Georges Folliet, « La fortune du dit de Virgile "Aurum colligere de stercore" dans la littérature chrétienne », *Sacris Erudiri*, vol. 41, 2002, p. 31-53. Parmi les emplois leibniziens de la formule, voir : *Nova methodus*, 1667 (A VI, 1, 334) ; Leibniz à Pierre de Carcavy de novembre 1671 (A II, 1<sup>o</sup>, 288) ; Leibniz à Fardella du 28 février 1699 (A II, 3, 536) ; et la lettre à Rémond citée ci-dessus (GP III, 625).
- <sup>13</sup> Jakob Thomasius : *Historia Variæ fortunæ, quam disciplina Metaphysica iam sub Aristotele, iam sub Scholasticis, iam sub Recentibus experta est*, § 14-16, dans *Erotemata metaphysica pro incipientibus, Accessit pro adultis historia variae fortunæ, quam metaphysica experta est*, Leipzig, 1670, p. 72-73.
- <sup>14</sup> Louis-Alexandre Foucher de Careil, *Mémoire sur la philosophie de Leibniz*, Paris, 1905, p. 7. Le texte original, cité par Foucher de Careil comme « récit autobiographique inédit » (p. 10) et daté par ce dernier de 1666, est aujourd'hui perdu.
- <sup>15</sup> Voir Leibniz, *Essais de Théodicée*, « Discours de la conformité de la foi et de la raison », § 6 : « Cependant il faut avouer avec l'incomparable Grotius qu'il y a quelquefois de l'or caché sous les ordures du latin barbare des moines » (GP VI, 53).

à un simple lexique incapable d'épeler les phénomènes et de manifester les significations et les jointures de l'être. Toujours est-il que la critique thomasiennne, reprise par Leibniz, identifie la doctrine des catégories ou prédicaments comme le point principal de la méprise, de la corruption et de la dépravation de la doctrine aristotélicienne.

## LA DÉSHÉRENCE DES ACCIDENTS

106

Leibniz a dès le départ été confronté aux différentes interprétations – sémantique, dialectique et métaphysique – concernant la nature, l'objet et le possible fondement réel des catégories. Il n'est en effet pas un aspect de la doctrine aristotélicienne qui, au titre des *sufficiencia praedicamentorum*, n'ait fait l'objet de controverses. Le sens le plus majoritairement reçu des catégories comme lignes prédicamentales – c'est-à-dire comme ordres, séries ou classes de choses – s'enracine d'ailleurs davantage dans l'interprétation sémantique de Boèce que dans les énoncés aristotéliciens eux-mêmes. Leibniz consacre très tôt un certain nombre de réflexions à la doctrine des prédicaments, afin de voir s'il ne serait pas possible de tirer quelque or du borbier des lignes catégoriales. Un point l'arrête particulièrement : si la *prima divisio* de la substance et de l'accident lui semble pertinente – et il faut rappeler que Leibniz, en dépit des transformations qu'il fera subir aux doctrines reçues, maintiendra toutefois ce lexique de la substance et des prédicaments, et le défendra, par exemple, contre Locke<sup>16</sup> – la doctrine de l'inhérence réelle des accidents dans la substance lui semble suspecte, et même aporétique. Cette dernière entend rendre compte des changements dans les choses par l'inhérence d'accidents transitoires dans une substance permanente, ou du moins dans un *quelque chose* qui change, un *substrat* du changement, un *hypokeimenon*.

L'aporie de l'inhérence réelle est exposée dans le *De realitate accidentium* de 1688, que nous avons abordé ailleurs<sup>17</sup>. L'argument peut être restitué

16 Leibniz, *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, III.10.14; A VI, 6, 343.

17 Voir Arnaud Pelletier, « Leibniz et les accidents réels », dans *Leibniz and the aspects of reality*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, « *Studia Leibnitiana Sonderhefte* », n° 45, 2016, p. 41-59.

brièvement comme suit : que l'on comprenne l'accidence sur le mode de l'inclusion d'une partie (l'accident étant alors pensé comme une partie de la réalité de la substance) ou sur le mode de l'inhérence transitive (l'accident étant pensé comme ajoutant une réalité à celle de la substance), cela revient dans les deux cas à reconnaître une réalité changeante et une réalité permanente à l'intérieur même de la substance. Cela revient par conséquent à poser non un changement d'accidents mais une succession dans la substance même, de sorte que c'est la substance même qui disparaît, meurt, devient autre chose dans tout changement (*interire seu rem aliam fieri*<sup>18</sup>). Ainsi exposée à partir de cette alternative de départ, la doctrine de l'inhérence réelle ne peut que mener à l'alternative suivante : soit l'évanescence de la substance, soit la déshérence des accidents. Si l'on accorde cette reconstruction, et les conclusions que Leibniz en tire, l'aporie laisse deux questions en suspens. L'une concerne la possibilité de rendre compte des changements réels sans recourir à l'inhérence réelle. L'autre concerne l'opportunité de maintenir la doctrine des catégories indépendamment de celle de l'inhérence réelle. Rappelons quelques éléments au sujet de la première question.

La première ébauche d'une réforme de la notion de substance est bien antérieure à l'article publié en 1694 *Sur la réforme de la philosophie première*<sup>19</sup>. Elle intervient dans une lettre (dont le destinataire n'est pas connu) probablement écrite en mai 1690 à Vienne – c'est-à-dire à la toute fin de cet *iter italicum* qui fut si décisif à bien des égards – et qui reprend le fil commun d'une critique de la caractérisation cartésienne de l'essence des corps par l'étendue<sup>20</sup>. « Je ne veux point douter de la sincérité de quantité d'habiles gens, qui s'appellent *Cartesiens* », commence par

18 Leibniz, *De realitate accidentium* (1688), A VI, 4, 994.

19 Leibniz, *De primae philosophiae emendatione, et de notione substantiae* (1694), GP IV, 468.

20 Parmi les nombreux exposés de la critique de la caractérisation cartésienne après 1679, mentionnons celui que Leibniz publie dans le *Journal des Sçavants* du 18 juin 1691, p. 259-262 : *Extrait d'une lettre de Mr de Leibniz, sur la question, si l'essence du corps consiste dans l'étendue* (voir aussi GP IV, 464-467). La lettre de mai 1690 est cependant plus explicite que la version publiée.

écrire Leibniz, mais ils succombent tous au préjugé de l'impénétrabilité des corps : c'est celui-ci qui justifie fondamentalement que l'étendue en trois dimensions puisse caractériser et individualiser *un* corps<sup>21</sup>. Toutefois, l'impossibilité des Cartésiens à penser que deux corps puissent occuper le même espace n'est qu'une impossibilité de l'imagination (où se déterminent les propriétés mathématiques) mais non de l'entendement ni de l'expérience<sup>22</sup>. L'impénétrabilité n'est donc pas une propriété absolue d'un corps étendu, mais est une propriété relative que Leibniz rapporte à une force d'impénétrabilité : une force passive de résistance, c'est-à-dire de résistance au changement et à la modification qui pourrait résulter des corps environnants. Il la nomme aussi antitypie, reprenant le lexique des épicuriens<sup>23</sup>. Dès cette première lettre, Leibniz indique la perspective à partir de laquelle il faut penser l'essence des corps : non pas l'*étendue* des corps (qui tombe sous l'imagination) mais le *changement* des corps (qui est attesté dans l'expérience et dont l'intelligibilité relève de l'entendement). Or, pour penser le changement tout comme la résistance au changement, il ne faut pas poser simplement une force qui en rendrait compte, mais immédiatement deux forces : une force active qui produit le changement (si rien ne l'empêche) ; et une force passive qui résiste au changement (si rien ne l'empêche de nouveau). C'est ainsi que la force de résistance déjà mentionnée est doublée d'une force de production permanente de changement : cette force – qualifiée successivement d'active, de primitive, de naturelle ou de substantielle – permet d'identifier la substance non comme un sujet dernier d'attribution mais comme un sujet premier de production. Leibniz répond ainsi aux Cartésiens :

Je dis donc, que l'essence du corps ne consiste pas dans la grandeur, figure ou mouvement, mais dans la *force primitive*. Or la force des corps est double, sçavoir la force passive et la force active. La force passive, ou *resistance*,

21 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 316.

22 L'exemple des deux rayons de lumière ou des deux ombres qui se pénètrent est avancé, contre Locke, et contre la conception imaginative de l'impénétrabilité des corps, dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, II, 27, 1, A VI, 6, 230.

23 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 319.

comprend tout ce que les philosophes entendent sous le nom de Matière, et c'est par là qu'un corps s'oppose au choc d'un autre, et qu'il a ce que plusieurs appellent *inertiam naturalem corporum*, et qu'il est plus difficile de remuer un grand corps, qu'un petit corps, quand mêmes ils seroient sans pesanteur. Mais comme la résistance ou force passive est l'état du corps, qui le fait résister au changement ; on peut dire que la force active ou l'effort est l'état du corps, qui produit un changement, si rien ne l'empêche. Et cet effort, en tant qu'il est primitif, et naturel à tous les corps, ou bien la cause interne, primitive des changemens, est justement ce qu'on appelle forme substantielle<sup>24</sup>.

Leibniz prend son point de départ dans les changements phénoménaux des corps : tout changement dans un corps doit être rapporté à deux forces – que l'on pourra dire résistance ou effort selon qu'elles entravent ou produisent un changement –, lesquelles forces rendent compte de la liaison des différents états du corps. Après avoir évoqué au début du texte la question de l'impénétrabilité, la force passive est ici abordée par la résistance au mouvement extérieur, c'est-à-dire par la tendance à l'immobilité en raison de la quantité de matière d'un corps : il s'agit bien de l'inertie au sens képlérien qui est visée par « ce que plusieurs appellent *inertiam naturalem corporum*<sup>25</sup> ». Dans sa correspondance à la fin de la décennie, Leibniz distinguera plus explicitement ces deux aspects de la résistance : d'un côté la résistance à la pénétration (ou *resistentia*) ; de l'autre la résistance au mouvement, c'est-à-dire résistance de ce qui est en repos à un mouvement, et résistance de ce qui est déjà en mouvement à un mouvement concourant (*restitantiâ vel inertia*<sup>26</sup>). La pointe anti-cartésienne est cependant suffisamment explicite : l'étendue ne suffit pas à rendre compte de l'inertie (puisque seules des forces peuvent en rendre compte) et l'étendue ne peut être l'attribut principal des corps puisqu'elle résulte elle-même d'une suite de forces. Pour le dire dans le lexique le plus constant de Leibniz : l'étendue

24 *Ibid.*

25 Kepler invente le terme d'inertie pour désigner « une répugnance au mouvement, d'autant plus grande qu'il y a de matière enfermée dans un espace » (*Epitome Astronomiae copernicae*, 1618-1621).

26 Voir Leibniz à *De Volder* du 24 mars 1699 (A II, 3, 547) et du 23 juin 1699 (A II, 3, 573) ; Leibniz à *Thomas Burnett* du 2 février 1700 (A I, 18, 376).

spatiale, la masse et l'inertie qui lui sont associées, ne sont que des notions *incomplètes* et, partant *abstraites*, des corps.

Ce qui était ainsi identifié comme des accidents corporels est désormais compris comme le produit d'une interaction entre une force de résistance aux autres corps – liée à la masse de la matière – et une force active de changement qu'il faut conceptuellement poser (pour rendre compte des phénomènes qui ne résulteraient pas d'une simple résistance) bien que sa nature ne soit pas encore démontrée :

Or je soutiens et je prouveray par des demonstrations memorables, que tout corps fait naturellement effort sur tous les autres, et que la force de chaque corps est infinie en elle même, mais qu'elle est limitée par les resistences et par les efforts reciproques des corps ambiens de sorte qu'on peut dire, que tous les accidens des corps ne sont que des modifications et des suites ou resultats de sa matiere et de sa forme, c'est-à-dire des causes internes primitives de la resistance, et de l'action. Et que le corps n'est autre chose qu'une substance qui a de la resistance et de l'effort<sup>27</sup>.

De nouveau, il n'est ici question que des modifications des *corps*, qui nécessitent de penser des modifications d'une force de résistance, et plus fondamentalement encore d'une force active primitive. Le dispositif permet certes de dissocier l'essence d'un corps de son impénétrabilité locale<sup>28</sup>, mais il permet surtout d'éviter les apories de l'inhérence réelle : ce que l'on peut toujours désigner comme des « accidents » du corps n'*ajoute* ni ne *soustrait* ainsi aucune réalité à cette force primitive mais, au contraire, et selon des médiations qu'il faudra restituer, la *limite*<sup>29</sup>. La modification

27 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 319. Les « démonstrations mémorables » doivent bien entendu se substituer à « l'erreur mémorable » de Descartes : Leibniz, *Brevis demonstratio erroris memorabilis Cartesii* (1686), A VI, 4, 2027.

28 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 320 : « Car rien nous empeche maintenant de reconnoistre, que Dieu peut faire, qu'une même force individuelle s'exerce en plusieurs lieux, ou que plusieurs forces s'exercent dans un même lieu ».

29 Leibniz ne dira pas autre chose lorsque ces forces seront rapportées aux substances simples et non aux corps. Ici, il considère les corps comme des substances, qui ont résistance et effort.

est fondamentalement une limitation. La distinction de la substance et de l'accident est supplantée par celle de la force et de la modification, et n'est maintenue qu'en vue d'une traduction d'un lexique à l'autre : on peut observer que, dans ce texte, et contrairement aux emplois plus rigoureux du dispositif monadologique à venir, le corps est dit substance ou « substance corporelle<sup>30</sup> », et que la notion de « force accidentelle » n'est introduite que pour traduire dans cette nouvelle conceptualité de la force le problème des accidents réels, lequel est explicitement lié à la question de la transsubstantiation<sup>31</sup>. La même remarque peut être faite de la distinction de la forme et de la matière. Derrière ces traductions, le point important reste que le problème du changement fait désormais intervenir non plus un dispositif à deux termes mais à trois termes : la « force primitive » (a) et la « force accidentelle » (b) sont les réquisits de l'action (c). Cela fait de ce texte de mai 1690 l'une des étapes menant à la relation triadique du *Specimen dynamicum* : force primitive, force dérivative, action<sup>32</sup>.

Cette première ébauche n'est pas davantage explicite sur la manière dont les corps (ou substances) se modifient mais elle révèle ce qui était, pour Leibniz, au cœur de la division catégoriale fondamentale entre la substance et l'accident : à savoir la relation entre le permanent (qui ne doit plus être pensé comme un support inactif, mais comme un effort de résistance) et le transitoire (qui ne doit plus être pensé comme une addition de réalité, mais comme une limitation). C'est la permanence de la force primitive, qui permet d'identifier l'origine réelle d'un « mouvement réel et absolu » irréductible à une simple modification des rapports externes et des situations des choses. C'est elle qui permet d'individuer véritablement les choses, lesquelles resteraient indiscernables si l'on ne rapportait pas

30 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 321.

31 *Ibid.*, A II, 2, 320-321 : « Il y a une force naturelle et primitive dans les corps, mais il y peut avoir encor une force impressée ou accidentelle, qui modifie la force naturelle. Or cette force impressée tient lieu de substance, lors que Dieu la veut conserver à part, car elle est susceptible de tout ce que la force naturelle peut recevoir, c'est donc sur cette force accidentelle que tous les autres accidens se peuvent fonder, comme étendue, figure, couleur, poids ».

32 Leibniz, *Specimen Dynamicum*, § 3, GM VI, 236-237.

leurs mouvements à une force inhérente, selon un argument souvent repris par Leibniz<sup>33</sup>. C'est elle aussi qui permet d'identifier, à partir des corps en mouvement, le « vrai sujet du mouvement » (*verum subjectum*)<sup>34</sup>, c'est-à-dire le sujet auquel un mouvement réel peut être ultimement attribué. Aussi, la caractérisation nominale de sujet dernier de prédication ne permet pas à elle seule d'identifier réellement des substances parmi les êtres s'il n'est pas établi par ailleurs que la possibilité réelle de tels sujets existe : le sujet dernier de prédication n'a de sens que si est d'abord donné un sujet premier d'activité et de production – une force primitive.

112

Ces quelques éléments indiquent la voie d'une réponse à la première question laissée en suspens : la force inhérente se substitue à la doctrine de l'inhérence réelle pour rendre compte des changements phénoménaux des choses. Quant à la seconde question, la distinction catégoriale centrale entre le permanent et le transitoire fait précisément l'objet de réflexions décisives au tournant des années 1700.

## LES MODIFICATIONS SOUS LE PRISME CATÉGORIAL

La question de la *traduction* de la philosophie réformée dans les différents lexiques de la métaphysique scolastique – et en particulier celui de la substance et de l'accident – fait l'objet de nombreuses notes privées. L'une d'elle s'appuie précisément sur la différence entre ce qui persiste et ce qui est variable :

De nombreuses divisions utiles naissent de ma manière d'expliquer les choses, et il faut les employer si l'on veut que celle-ci soit comprise par le système scolastique. On peut distinguer entre la substance, qui est un concret complet, et l'accident, qui est un abstrait qui est dans la substance. [...] Un absolu réel est une chose ou un mode.

33 Voir Leibniz, *De ipsa Natura*, § 13, GP IV, 513.

34 Lettre de Leibniz, mai 1690, A II, 2, 321 [texte biffé] : « Et il n'y a pas moyen de déterminer [*verum subjectum mo-*] le vrai sujet du mouvement, entre plusieurs corps qui changent de situation entre eux, à moins que d'y joindre la considération de l'effort [qui est toujours dans le corps], ou de la cause du mouvement qui ne se trouve dans le corps qu'à mesure qu'il participe du mouvement réel et absolu ».

Une chose est ce qui persiste (*perstat*), un mode est un accident et est variable. Est variable soit le terme de la variation, comme la figure, la qualité, soit la variation elle-même, comme le changement. Aussi un être peut être permanent (*permanens*), comme la substance, la quantité, la qualité ; ou successif, comme le temps, le lieu, le mouvement. On a parfois l'habitude de comprendre les qualités parmi les choses<sup>35</sup>.

Commençons par laisser de côté la remarque finale selon laquelle les qualités sont usuellement comptées parmi les choses. Elle peut être lue de diverses manières. L'une renvoie à l'aporie de la réalité des accidents : c'est une erreur de les considérer comme des formes stabilisées (et plus encore si elles doivent inhérer) lorsqu'il faut les penser comme des modes variables. L'autre renvoie à la doctrine des accidents réels, qui sont comptés parmi les choses précisément parce qu'ils sont séparables ontologiquement de leur sujet – au contraire des autres accidents qui sont inséparablement dépendants de leur sujet. Les deux lectures sont fautives pour Leibniz. L'essentiel est cependant ailleurs.

En effet, cette courte notice divise de manière remarquable cinq des six premières catégories aristotéliennes<sup>36</sup> – celles que Thomasius appelait primaires – selon l'aptitude au changement des étants qu'elles signifient. Deux critères sont combinés : la persistance et la permanence. La persistance (*perstare*) ne concerne ontologiquement que les choses (*res*) seules, et est distinguée de la variabilité ; la permanence (*permanere*) concerne tant la substance que certains modes variables *non successifs* (quantité, qualité), et est distinguée des modes variables et successifs (temps, lieu, mouvement).

Avant de poursuivre, il faut interroger les raisons pour lesquelles le lieu (*locus*) est compté parmi les êtres successifs. On connaît les caractérisations usuelles du temps comme « ordre des successifs » ou comme « continu successif » (au même titre que le mouvement) ; et par contraste celle de l'espace comme ordre des coexistants ou continu

35 LH IV, 1, 14c, f. 3r (vers 1700). Une première édition du texte latin a paru dans la *Leibniz Review*, vol. 16, 2006, p. 64-67.

36 Aristote, *Catégories*, 1b25.

simultané. Mais il est question ici non de l'espace mais du *lieu*, c'est-à-dire de ce qui occupe un espace de manière simultanée, ou de manière *non temporellement successive*. Toutefois, l'un des arguments les plus courants de Leibniz contre l'étendue cartésienne est de poser l'étendue comme une « répétition continue simultanée » de même que la durée est une « répétition continue successive<sup>37</sup> ». Il y a une répétition qui définit la succession dans le temps, et une répétition qui définit la diffusion dans l'espace. Si Leibniz emploie usuellement le terme de succession en son sens temporel, on peut ici comprendre que le lieu soit compté parmi les modes variables *successifs* au sens où son mode d'être implique une forme de *répétition*. C'est par la répétition qu'une durée peut occuper un temps, qu'une étendue peut occuper un lieu, qu'un mouvement peut occuper un temps et un lieu.

114

Revenons à la division proposée. L'analyse de la modification conduit Leibniz à identifier trois rapports possibles à la variation : ce qui est sans variation ; ce qui est variable mais non successif ; ce qui est variable en tant que successif. Il faut donc poser trois types d'étants :

- (a') les choses ou substances qui persistent, c'est-à-dire qui se posent d'elles-mêmes (*perstare*) dans l'existence, ce qui garantit aussi leur permanence tant qu'elles ne sont pas détruites ;
- (b') les modes qui ne persistent pas mais qui sont toutefois permanents, comme la figure, la qualité et la variation elle-même, qui relèvent d'une variabilité sans successivité ;
- (c') enfin les autres modes variables au sens de la successivité, et qui ne sont donc ni persistants ni permanents.

De nouveau, Leibniz remarque qu'un dispositif à deux termes (ici le permanent et le transitoire) ne saurait rendre compte des changements de la réalité, du moins dans leur diversité. Il lui substitue un dispositif à trois termes : (a') persistance, (b') permanence (variation permanente), (c') successivité (variation successive). Le terme remarquable introduit entre le persistant et le transitoire est celui de la *variation permanente* (b'), qu'il érige en quasi-principe au paragraphe 10 de

37 Leibniz, *Sur la nature des corps et la force motrice* (mai 1702), GP IV, 394 : « *Quia extensio est repetitio continua simultanea, uti duratio successiva* ».

la soi-disant *Monadologie* : une chose est ce qui se modifie de manière permanente, c'est-à-dire au moins qui modifie continûment sa qualité. Cette « variation non successive » ne prend pas place dans un temps qui serait déjà donné : au contraire, la note fait figurer les catégories du temps et du lieu au titre des variations successives (c') qui sont pour ainsi dire moins stables dans l'être – en réalité moins permanentes dans l'être. C'est en effet – selon une doctrine constante de Leibniz – à partir des choses qui se modifient que l'on peut définir un temps et un espace comme ordre des successifs et ordre des coexistants<sup>38</sup>. Autrement dit : la possible indexation externe des changements phénoménaux selon le temps et l'espace ne doit pas occulter le fait que ces changements adviennent à la chose de l'intérieur.

La conséquence rigoureuse en est que la persistance et la permanence ne sont pas définies à partir de leurs propriétés temporelles : au contraire, celles-là permettent de définir celles-ci. La distinction contemporaine de la persistance d'une chose en *endurance* (c'est-à-dire en persistance d'une chose non successive, ou dénuée de parties temporelles) et en *perdurance* (c'est-à-dire en persistance d'une chose à travers une série de parties temporelles) semble, à première vue, viser une caractérisation très semblable à celle de Leibniz<sup>39</sup>. Mais elle repose sur un couple conceptuel, qui se substitue certes à celui de la substance et de l'accident, mais que Leibniz ne fait pas directement intervenir : celui de la partie (temporelle, c'est-à-dire aussi temporaire ou successive) et du tout (qui s'étend dans le temps). Par contre, la note de Leibniz laisse entrevoir une autre interprétation de la relation d'inhérence entre un permanent et un transitoire qui soit plus proche d'Aristote que la version scolastique prise pour point de départ. Cette autre interprétation affleure dans la distinction introduite entre la substance, « qui est un concret complet, et l'accident, qui est un abstrait

38 Le passage le plus souvent cité se trouve dans le troisième écrit de Leibniz contre Clarke, GP VII, 363.

39 Voir Élie During, « Occuper le temps », *Revue de métaphysique et de morale*, vol. 72, 2011/4, p. 451-468. L'auteur cherche en particulier à établir que « le perdurantisme [...] internalise ou incorpore tendanciellement le temps au changement, selon une inspiration relationniste qui remonte à Leibniz » (p. 464).

qui est *dans* la substance<sup>40</sup> ». C'est donc de là qu'il faut repartir pour penser le cadre de la modification.

Cet aspect est développé dans d'autres notes inédites, datées provisoirement de 1703. Une de ces notes propose d'analyser la modification en général en associant des modalités du changement (permanent ou successif c'est-à-dire, comme il a été expliqué, non temporel ou temporel) à des genres d'êtres qui relèvent de niveaux ontologiques différents :

116

Une modification est soit un être permanent, soit un être successif ou transitoire. Est dit successif ce dont la nature consiste en une transition. Puisque toute modification est modification des primitifs, il y aura une modification permanente soit du sujet soit de l'entéléchie. Et cette modification du sujet relève du prédicament de la quantité ; celle de l'entéléchie du prédicament de la qualité ; la première n'implique aucune force d'agir mais seulement une puissance de pâtir, quand la deuxième contient une force ou activité.

Une modification permanente du sujet est soit seulement percevable soit également concevable. Celle qui est seulement percevable est soit extrinsèque soit intrinsèque. L'extrinsèque est la position relativement au lieu et au temps. L'intrinsèque est la quantité. Enfin, la modification permanente concevable d'un sujet est soit commune, à savoir la proposition saisie sous quelque nombre, soit est propre à l'étendue, à savoir la figure<sup>41</sup>.

40 LH IV, 1, 14c, f. 3r.

41 LH IV, 7c, f. 89v : « *Modificatio vel est Ens permanens, vel successivum seu transiens. Dicitur autem successivum, cujus ipsa natura in transitu consistit. Cum Modificatio omnis sit primitivorum, erit permanens Modificatio vel subjecti vel Entelechiaie. Et haec Modificatio subjecti est in praedicamento Quantitatis, modificatio Entelechiaie in praedicamento Qualitatis, prior nullam involvit vim agendi, sed tantum potentiam patiendi, posterior continet vim seu activitatem. Modificatio permanens subjecti seu quae est in praedicamento Quantitatis est perceptibilis tantum, vel etiam conceptibilis. Perceptibilis tantum est vel extrinseca vel intrinseca. Extrinseca est positio, est secundum tempus nempe et locum. Intrinseca est quantitas. Conceptibilis denique est vel communis proportio (sub qua numerus) vel propria Extensis, nempe figura* ».

Nous retrouvons de nouveau une division ternaire. La modification est envisagée soit de manière permanente et elle concerne alors les deux primitifs qui sont ici nommés, l'entéléchie (a'') et le sujet (b'') ; soit de manière successive, et elle constitue l'action (c''). Si l'on confronte les trois triades vues jusqu'à présent, on remarque que le troisième terme est à peu près stable (c = c' = c'' = action phénoménale) et que le premier correspond aux noms ou propriétés caractéristiques des unités substantielles, que Leibniz tient souvent pour équivalentes : (a) force primitive, (a') substance persistante, (a'') entéléchie. De nouveau c'est le terme médian qui introduit à une autre ontologie des changements : la modification du *sujet* (b''), qui correspond au mode d'une variation permanente (b') de la force accidentelle ou force de résistance (b). La mise en relation est faite par Leibniz même, puisque la modification du sujet est ici rapportée à la seule puissance de pâtir sans impliquer aucune force d'agir (*nullam involvit vim agendi, sed tantum potentiam patiendi*). Toutefois, les lexiques ne se superposent pas complètement. En effet, l'introduction du couple entéléchie-*sujet* – qui identifie les éléments primitifs (*primitivorum*) – peut être confrontée à la mention du *verum subjectum* qui concernait le mouvement des *corps* dans la première note. Dans cette dernière, le mouvement des *corps* était rapporté à un *effort* qui est toujours en eux : la formule se révèle maintenant ambivalente, en tant que cet effort peut désigner soit l'effet phénoménal (et par conséquent dérivatif) de forces primitives, soit la force primitive elle-même. Ce qui était alors désigné comme le vrai sujet du mouvement peut être lu de deux manières au regard du couple entéléchie-sujet : soit il désigne l'ensemble complet d'une entéléchie et de son sujet, soit il se réfère ultimement à la seule entéléchie (purement active) séparée de son sujet associé. Il y a tout simplement ici deux usages possibles du terme de sujet : d'un côté, la conception d'un sujet actif, sujet de production et de prédication dernière ; d'un autre, un sujet passif qui ne se conçoit pas indépendamment d'une entéléchie active. Ces remarques lexicales permettent déjà de souligner la difficulté de la traduction du dispositif des forces dans le lexique reçu. Nous reviendrons dans la quatrième section sur les différents usages de la notion de sujet. Il reste toutefois que cette notion de sujet est ici centrale dans le réinvestissement des catégories aristotéliennes. Et c'est parce

que Leibniz considère ici les genres de *modifications* que la notion de *sujet* devient centrale.

En effet, si l'on met de côté la catégorie de la relation – à propos de laquelle Leibniz précise qu'elle advient à l'entéléchie sans la modifier et sans produire aucun changement – ce ne sont plus seulement les six premières catégories mais bien les neuf premières catégories de la liste aristotélicienne qui sont réinvesties pour épeler les différents aspects des modifications du réel. La première note partait en effet de la division de la substance et de l'accident, reformulée en termes de chose et de mode, pour diviser ensuite les êtres en permanents et successifs. Or, la seconde note ne part ni du couple substance-accident, ni du couple chose-mode, mais du couple entéléchie-sujet, pour diviser ensuite non des genres d'être mais des genres de modification. Ce nouveau point de vue, ou cette nouvelle tête de ligne prédicamentale, introduit un nouvel arrangement des items aristotéliciens : ainsi, le temps et le lieu étaient considérés comme des *êtres successifs* (non permanents) ; ils sont maintenant considérés comme des *modifications permanentes* (non successives) d'un *sujet*. Il s'ensuit que la dichotomie première n'est plus celle des *êtres* permanents et successifs, mais des *modifications* permanentes et successives :

118

- aux modifications permanentes de l'entéléchie (a") correspond la *qualité* ;
  - aux modifications permanentes du sujet (b") correspondent, lorsque celles-ci sont concevables, la *proportion* et la *figure* ; et lorsqu'elles sont percevables, soit la *position* dans l'*espace* et dans le *temps* (perception extrinsèque), soit la *quantité* (perception intrinsèque).
  - aux modifications successives correspondent l'*action* et la *passion* (c").
- Leibniz rétablit ici l'interprétation réaliste des catégories dans l'exacte mesure où il abandonne l'interprétation sémantique liée à la division des étants : en ce sens, s'il y a de l'or dans l'analyse aristotélicienne, c'est à condition de comprendre que les items énumérés dans les *Catégories* et les *Topiques* ne désignent pas tant des états des choses mais des produits de différents types de modification. La division catégoriale proposée repose ainsi sur deux divisions fondamentales : celle du permanent et du successif ; celle de l'entéléchie et du sujet. Commençons par quelques remarques sur la première.

La distinction entre le caractère permanent et le caractère successif (c'est-à-dire temporaire ou transitoire) peut d'abord être saisie, sur le plan dérivatif, comme celle des forces qui se phénoménalisent (que ce soient les forces actives ou passives) et des phénomènes (d'action et de passion) – dans lesquels seul un ordre des coexistants et des successifs peut être déterminé. Les forces sont permanentes, l'action est successive – en tant qu'elle est précisément l'effet des forces dans le temps. Sur le plan des primitifs, l'entéléchie et le sujet peuvent donc être considérés à la fois comme permanents, comme sujets de modifications permanentes et rendant raison de modifications temporellement instantanées : c'est que les forces (ou puissances) qui les définissent sont entièrement déterminées par une loi du développement de la série de leurs effets, même si la dispense de ces forces s'effectue dans le temps. Dans un texte à peu près contemporain de 1702, qui se présente explicitement comme l'esquisse d'un livre « contre la philosophie cartésienne », Leibniz applique à cette même triade (entéléchie, sujet, action) la triple caractérisation de la force primitive qui *perdure*, de la modification *instantanée* des forces dérivatives et de la *succession* des actions phénoménales qui en résultent :

La force dérivative est ce que certains appellent *impetus*, elle est en tout cas le *conatus* ou la tendance (dans mon langage) à un mouvement déterminé, suivant lequel se trouve modifiée la force primitive ou le principe d'action. [...] En outre, *la force dérivative ne diffère pas autrement de l'action que l'instantané du successif*; car la force est déjà dans le premier instant, mais l'action a besoin du cours du temps, et résulte donc du produit des forces par le temps, conçu en toute partie du corps. C'est pourquoi l'action est en raison composée du corps, du temps, et de la force ou puissance. [...] La force dérivative et accidentelle ou sujette au changement sera donc une modification de la puissance primitive essentielle qui *perdure* en chaque substance corporelle<sup>42</sup>.

42 Leibniz, *Sur la nature des corps et la force motrice*, GP IV, 395, trad. Christiane Frémont, dans Leibniz, *Système nouveau de la nature et autres textes*, Paris, Flammarion, 1994, p. 17, 179 (nous soulignons).

Le rapport du primitif au dérivatif est le rapport de la chose qui perdure ou persiste à ce qui en dépend modalement ; le rapport du dérivatif au phénoménal est ce qui est saisi au travers du couple permanent (instantané)-successif. L'introduction du vocabulaire du *conatus* ou de l'*impetus* vient redoubler cette dernière distinction, puisque le *conatus* ou tendance est le mouvement *instantané* du corps. On retrouve ici les deux manières de comprendre la permanence ou la non-successivité qui étaient exposées dans la première note : il y a la permanence absolue de la chose qui persiste, et la permanence plus relative (permanence pour un temps ou permanence instantanée) de sa modification. Cette même caractérisation sera reprise dans les *Essais de Théodicée* : Leibniz la rapporte alors à la division ternaire aristotélicienne de l'*entéléchie* « permanente tout à fait », de l'*energeia* permanente « pour un temps » et de l'*action* « transitoire<sup>43</sup> ». Nous laisserons ici de côté cet autre essai de traduction dans le lexique aristotélicien, tout comme les autres essais leibniziens de réinvestissement – c'est-à-dire aussi de subversion – des divisions scolastiques<sup>44</sup>. Il importe maintenant de souligner ce que ces

43 Leibniz, *Essais de Théodicée*, § 87, GP VI, 150 : « Le Philosophe Stagirite conçoit qu'il y a deux especes d'Acte, l'Acte permanent et l'Acte successif. L'Acte permanent ou durable n'est autre chose que la Forme Substantielle ou Accidentelle : la forme substantielle (comme l'Ame par exemple) est permanente tout à fait, au moins selon moy, et accidentelle ne l'est que pour un temps. Mais l'acte entierement passager dont la nature est transitoire, consiste dans l'action même ». Nous ne pouvons davantage développer ici la reprise de cette partie du lexique aristotélicien. Nous renvoyons à Hans Poser, « Entelechie und Monade », dans Juan Antonio Nicolàs & Niels Offenberger (dir.), *Beiträge zu Leibniz' Rezeption der Aristotelischen Logik und Metaphysik*, Hildesheim, Olms, 2016. Ce dernier fait remarquer que dans l'édition gréco-latine de Laemarus (*Aristotelis opera omnia, graecè et latinè*, 1597), le terme d'*entelechia* est traduit soit par *actus* (*De anima* II, 2) soit par *perfectio* (*Metaphysica* IX, 8).

44 Sur le fait que le caractère transitoire ou successif ne concerne que les étants dérivatifs et les phénomènes, mais non les étants primitifs eux-mêmes, voir John Whipple, « The Structure of Leibnizian Simple Substances », *British Journal for the History of Philosophy*, vol. 18, n° 3, 2010, p. 379-410. Sur le fait qu'il n'y a donc pas d'état *enduring* à ce niveau ontologique dérivé, voir Samuel Levey, « Dans les corps il n'y a point de figure parfaite : Leibniz on Time, Change and Corporeal Substance », *Oxford Studies in Early Modern Philosophy*, vol. 5, 2010, p. 146-170.

différents essais de traduction conceptuelle des catégories aristotéliennes font apparaître.

Le point commun à toutes ces relations ternaires, qui se superposent en partie, est qu'elles visent à déconstruire la relation binaire de la substance et de l'accident. D'une part, le rapport du primitif au dérivatif se substitue à celui de la substance et de l'accident : le primitif concerne le caractère de la chose qui persiste ; le dérivatif s'entend comme une modification de ce qui est plus fondamental ou primitif. Mais, d'autre part, le dérivatif s'entend à son tour en deux sens, et même selon deux degrés de la modification, à savoir : les forces dérivatives et les actions – qui pourront être aussi décrites dans l'ancien lexique des forces accidentelles et des accidents. Les actions (et en particulier les mouvements des corps) sont des modifications des forces dérivatives, qui sont elles-mêmes des modifications des forces primitives. Les catégories aristotéliennes servent ainsi à épeler les différents genres de modifications – une fois qu'ont été distingués les trois éléments ontologiques que sont l'entéléchie, le sujet et l'action. Et on peut même ajouter – sans avoir à restituer ni la genèse ni les détails de cette conceptualité – que ces trois éléments reposent eux-mêmes sur l'analyse conceptuelle de la modification, qui implique deux termes : une source de modification<sup>45</sup> et un sujet de modification. Si Leibniz a rejeté la doctrine de l'inhérence dans un sujet, il semble pourtant que le maintien d'un *subjectum* – dont on ne voit pas d'abord ce qui le différencie de l'*hypokeimenon* aristotélien – soit le pendant nécessaire de l'analyse catégoriale des modifications. La notion de *sujet des modifications* se trouve ainsi au cœur du débat – ouvert depuis ses premières réceptions – sur l'inventaire ontologique de Leibniz. Elle se trouve du même coup au cœur du rapport de Leibniz à l'histoire de la philosophie : la notion de sujet n'est-elle qu'une concession lexicale permettant d'être mieux compris par le « système scolastique » ? Ou, au contraire, renvoie-t-elle à un véritable ingrédient du réel, à un *verum subjectum* ? Autrement dit : est-elle seulement un terme facilitant la traduction du dispositif monadologique et ne renvoyant positivement à aucun élément ontologique ?

45 Leibniz emploie l'expression de *fons modificationis* dans la lettre à Des Bosses du 17 août 1717, GP II, 502.

## LOST IN TRANSLATION: LES SUJETS DES MODIFICATIONS

La plupart des lectures récentes ont proposé une interprétation déflationniste de la notion de sujet, pour ne retenir que la force dans l'inventaire ontologique leibnizien<sup>46</sup>. Tout comme Leibniz a rejeté la notion de substrat ou de sujet d'inhérence réelle, il faudrait aussi rejeter la notion de sujet des modifications – même débarrassé de l'inhérence réelle – hors de l'inventaire. Un point de passage obligé de ces lectures est la fameuse lettre à De Volder du 20 juin 1703 qui est à juste titre tenue pour l'exposé le plus complet des constituants de la monade :

122

Dans la monade ou substance simple complète, je ne joins à l'entéléchie que la force passive primitive rapportée à toute la masse du corps organique [...]. Je distingue donc : (1) L'Entéléchie primitive ou âme, (2) la Matière au sens de première ou puissance passive primitive, (3) la Monade complète par ces deux-là, (4) la Masse ou matière seconde, ou la machine organique, à laquelle concourent d'innombrables monades subordonnées, (5) l'Animal ou substance corporelle, que la Monade dominante dans la machine rend une<sup>47</sup>.

La notion de matière première ou « puissance passive primitive » semble bien correspondre à ce qui avait été identifié comme le « sujet » qu'il fallait poser avec l'entéléchie. Maria Rosa Antognazza lui a consacré une très belle étude, où elle défend une lecture déflationniste, selon laquelle « *primary matter is a noun, a term to describe the limitation of the one and only actual constituent of simple (that is, metaphysically primitive) substances*<sup>48</sup> ». Elle défend ainsi que la matière première n'est *pas* un constituant positif de la monade, mais qu'elle est l'expression de la limitation – et en ce sens de la

---

46 L'interprétation déflationniste néo-kantienne de Natorp, Cassirer et Dillman (voir Michel Fichant, « Idéalité de la monade et réalité de la "monadologie" : sur un lieu commun de l'interprétation », *Les Études philosophiques*, 2016/4, p. 515-536) a été ravivée récemment (voir Julia Jorati, « Leibniz's Ontology of Force », *Oxford Studies in Early Modern Philosophy*, n° 8, 2018).

47 Leibniz à De Volder du 20 juin 1703, GP II, 252.

48 Maria Rosa Antognazza, « Primary matter, primitive passive power, and creaturely limitation in Leibniz », *Studia leibnitiana*, vol. 42, n° 2, 2014, p. 167-185.

modification – de l’entéléchie. Cette lecture s’appuie en particulier sur les notes à Twisse où Leibniz emploie la formule remarquable : « *Materia rerum est nihilum : id est limitatio*<sup>49</sup> ». Si elle est un *nihil*, la matière première ne peut être identifiée ni à un sujet ultime d’inhérence ni à un sujet dernier de prédication, mais elle peut être rapprochée de la notion plotinienne de matière comme non-être, privation, absence de perfection. Autrement dit, dans l’énumération de la lettre à De Volder, il ne faudrait tenir pour *réels* que l’entéléchie, et ses modifications qui en expriment des limitations. Il n’y a donc qu’un seul élément ontologique fondamental, un seul constituant de la monade complète. La mention de la matière, et en particulier de la matière première, relèverait encore d’une logique de la traduction du dispositif monadologique dans les lexiques reçus – et la difficulté du commentateur serait d’identifier à quel concept de matière première il est fait référence.

Que l’on puisse se passer du *terme* de matière et en rester à une description en termes de forces, Leibniz lui-même en convient. Ainsi dans une lettre inédite à Hansch de 1710 : « J’expliquerai la chose en me passant du mot de Matière, qui est ambigu<sup>50</sup> ». Mais cela ne résout pas la question conceptuelle : ce qui est désigné par le mot de matière ne correspond-il à aucun étant positif ?

Il faut toutefois souligner que l’inventaire de la lettre à De Volder prend place dans un contexte où il s’agit d’exposer le rapport de l’entéléchie au corps organique et en particulier à l’animal (et ne doit peut-être pas être pris pour l’inventaire de la monade elle-même), et que se passer du terme de matière ne signifie pas se passer de la notion du sujet : Leibniz ne confond pas les deux et indique, à la même époque, à Koch, traducteur de la *Métaphysique* d’Aristote, qu’il n’aurait pas dû rendre *hypokeimenon* par *materia*<sup>51</sup>. D’ailleurs, toutes les présentations faites à De Volder ne se superposent pas. Dans une lettre, Leibniz identifie la matière première à

49 Leibniz, [Extraits de Twisse] (vers 1695), Grua, 355-356.

50 LBr 361, f° 32r. Nous avons édité cette lettre dans Arnaud Pelletier, « La réception perdue : la monadologie démontrée de Michael Gottlieb Hansch », *Les Études philosophiques*, 2016-4, p. 475-494.

51 Leibniz à *Cornelius Dietrich Koch* du 28 février 1702, A I, 20, 824.

un « *substrat* premier, c'est-à-dire à une puissance passive primitive ou principe de résistance<sup>52</sup> » ; dans une autre, il emploie la notion de *sujet du changement* pour caractériser la substance elle-même :

Il n'y a pas à chercher d'autre notion de puissance ou de force que celle d'un attribut d'où s'ensuit un changement dont le sujet est la substance elle-même (*attributum ex quo sequitur mutatio, cujus subjectum ipsa est substantia*)<sup>53</sup>.

124

Si l'on confronte cette dernière expression à la lettre de 1703, la notion de sujet s'applique ici à la « monade ou substance simple complète » (3) et non pas à la seule matière première (2). Il paraît ainsi manifeste que dans les différents essais de traduction, la notion de sujet a pu être ainsi employée pour désigner soit le principe d'activité que constitue l'entéléchie (1), soit le principe de résistance qui en est la modification (2), soit la substance complète, c'est-à-dire l'entéléchie modifiée (3). La notion de sujet se décline en trois sens : sujet actif, sujet passif et sujet concret, lequel n'est rien d'autre que la substance complète à la fois active et passive. Si la substance n'est *complète* que par la conjonction des deux premiers éléments, cela signifie que ces deux éléments, qui avaient été caractérisés de *primitifs* (en tant que force primitive active et force primitive passive), ne sont, en tant que tels et pris séparément, que des étants *incomplets*<sup>54</sup>. Et là encore, on peut renvoyer aux autres passages où Leibniz caractérise explicitement la matière première de « quelque chose d'incomplet », et l'entéléchie comme venant compléter la puissance passive primitive<sup>55</sup>.

L'entéléchie et la matière-première sont des ingrédients *primitifs* de la substance complète, laquelle est cependant l'élément ontologique *premier* du point de vue de l'existence concrète. Nous employons ici « ingrédients » dans l'acception neutre de ce qui « entre dans » la

52 Leibniz à Des Bosses du 11 mars 1706, GP VI, 306.

53 Leibniz à De Volder d'avril 1699, A II, 3, 546.

54 Les usages de la distinction entre complet et incomplet dépasse le cadre de cette étude, d'autant qu'elle est redoublée par la distinction entre abstrait et concret.

55 Voir Leibniz à Johann Bernoulli, 1698, GM 3, 537 : « *Materia ipsa per se, seu moles, quam materiam primam vocare possis, non est substantia; imo nec aggregatum substantiarum, sed aliquid incompletum* ».

substance sans pour autant être, bien entendu, des éléments ontologiques indépendants, complets, séparables dont la conjonction ne pourrait donner lieu qu'à un être composé et non pas simple. Leibniz peut ainsi parler de « la force, quand elle n'est pas un ingrédient de la substance même » (*Essais de Théodicée*, § 87, GP VI, 150). On peut ainsi rendre raison des *différents usages de la notion de sujet*. En toute « rigueur métaphysique<sup>56</sup> », ou au sens strict, seule la substance complète est un vrai sujet – au sens où Leibniz parlait du *verum subjectum* du mouvement dès la lettre de mai 1690 – parce qu'elle est le sujet des deux puissances : elle est le sujet (3) du sujet actif (1) et du sujet passif (2). C'est donc au sens large, ou par une synecdoque conceptuelle, que l'entéléchie et la matière première peuvent aussi être dites sujets. Ces usages, ou ces traductions philosophiques de la notion de sujet des modifications, ne se superposent pas. Cela pose ainsi une difficulté au commentateur qui voudrait expliciter un terme par son occurrence dans un autre texte, c'est-à-dire qui voudrait rendre superposables les différentes traductions d'un même terme.

En effet, le commentateur court le risque d'une reconstruction fictive des concepts par épanadiplose des termes : c'est le risque de superposer des expressions qui sont, chacune de leur côté, associées à un même terme. L'épanadiplose prend la forme d'une chaîne : « A est B », « B est C », donc « A est C ». Si A, B, C désignent des concepts, il s'agit là d'une chaîne de définitions, c'est-à-dire précisément pour Leibniz d'une démonstration<sup>57</sup>. Mais s'ils ne sont que des noms, les liens de la chaîne sont rompus pourvu que le terme médian B soit employé en un sens strict d'un côté (« à la rigueur métaphysique ») et en un sens large de l'autre (par synecdoque). Selon les usages, on pourra soutenir, par exemple, que le sujet est substance (s'il désigne la monade concrète et complète) ou que le sujet n'est rien (s'il désigne la matière première). Dans ce dernier cas, le rien (*nihil*) ne désigne pas l'absence d'étant (*ens*) mais un étant incomplet qui ne subsiste pas par lui-même, de sorte que

56 Leibniz emploie l'expression régulièrement dès la correspondance avec Arnauld : voir les lettres à Arnauld du 30 avril 1687 (A II, 2, 167-170), de septembre 1687 (A II, 2, 233-237), du 9 octobre 1687 (A II, 2, 258), etc.

57 Selon une caractérisation formulée très tôt : Leibniz, *Demonstratio propositionum primarum* (1671-1672), A VI, 2, 479.

l'on pourrait expliciter la note sur Twisse ainsi : « *Materia rerum est nihilum [completum vel concretum] : id est limitatio* ». On pourra de même soutenir que l'entéléchie désigne un ingrédient de la substance (en toute rigueur<sup>58</sup>), mais aussi qu'elle peut être dite substance (par synecdoque<sup>59</sup>). Un exemple significatif de la possibilité de traductions alternatives est donné par le § 48 de la *Monadologie* où figure l'expression remarquable de « sujet ou base » dans la monade :

Il y a en Dieu *la Puissance*, qui est la source de tout, puis *la Connaissance* qui contient le détail des Idées, et enfin *la Volonté*, qui fait les changements ou productions selon le principe du meilleur. Et c'est ce qui répond à ce qui, dans les Monades créées, fait le Sujet ou la Base, la Faculté perceptive et la Faculté appétitive<sup>60</sup>.

Une première lecture établit une correspondance terme à terme : tout comme la connaissance et la volonté en Dieu supposent – et se fondent sur – sa puissance infinie, de même l'appétition et la perception dans la monade s'enracinent dans l'équivalent de cette puissance active, qui est dite ici « sujet ou base ». Ce dernier « sujet ou base » endosse une fonction active qui correspond bien à celle de l'entéléchie. Cette même entéléchie, qui a été identifiée à la « source des actions internes<sup>61</sup> », répond bien à la puissance divine qui est dite ici « source de tout ». Le « sujet ou la base » correspond alors à ce que nous avons appelé sujet (1).

Une deuxième lecture se détourne de l'identification du sujet avec une source d'activité pour, au contraire, souligner la limitation propre à la

58 Voir Leibniz à Bierling de 1711, GP VII, 502 : « *Monadés in se continent Entelechiam seu vim primitivam et sine ipsis materia mere passiva esset* ».

59 Voir *Monadologie*, § 18 : « On pourrait donner le nom d'entéléchies à toutes les substances simples ou monades créées, car elles ont en elles une certaine perfection, il y a une suffisance qui les rend sources de leurs actions internes » (GP VI, 609) ; ainsi que le § 48 : « dans les monades créées ou dans les entéléchies (ou perfectihabies) » (GP VI, 615). Dans d'autres passages, Leibniz affirme en ce sens que « la nature de chaque substance consiste dans la force active » (Leibniz à Jaquelot du 9 février 1704, GP III, 464), ou que la force est « le constitutif de la substance » (première version du *Système nouveau*, GP IV, 472).

60 Leibniz, *Monadologie*, § 48, GP VI, p. 615.

61 Voir n. 59 *supra*.

monade. Cette lecture s'appuie sur la suite du paragraphe qui oppose les attributs divins, « absolument infinis ou parfaits », aux imitations dans la monade « à mesure qu'il y a de la perfection<sup>62</sup> ». La correspondance des primordialités trouve donc ses limites : la monade n'est que *partiellement* active là où la puissance de Dieu est *absolument* active. La première, caractérisée par une réceptivité limitée (*Monadologie*, § 47), est bornée et mesurée par son sujet quand la puissance de Dieu n'est bornée par aucun sujet. En tant qu'il est séparé de toute activité, le « sujet ou la base » correspond alors à ce que nous avons appelé sujet (2).

Enfin, une troisième lecture a été proposée par Louis Guillermit, dans son dernier article : la conjonction « ou » n'est pas interprétée comme explicitant le sujet par la seule notion de base (« le sujet, *c'est-à-dire* la base ») mais les trois éléments qui suivent (« le sujet, *c'est-à-dire* à la fois la base, la faculté perceptive et la faculté appétitive »). La base, la faculté perceptive et la faculté appétitive *font* toutes ensemble « le sujet » et répondent aux trois primordialités divines<sup>63</sup>. Dans ce cas, le « sujet » (*tout court*) correspond alors à ce que nous avons appelé sujet (3).

Chacune de ces traductions soulève ses propres difficultés. À savoir respectivement : celle d'identifier la puissance à la seule activité ; celle de souligner l'imparfaite correspondance des deux séries de primordialités ; celle enfin de comprendre le sujet ou la base comme substance, et non *dans* la substance. La mention de la « base », rare dans la langue de Leibniz, ne permet pas de décider le point<sup>64</sup>. Toutefois, la multiplication des lexiques et des descriptions des constituants abstraits de la monade constitue comme autant de variations continues qui visent, à quelques décalages près, une même pensée : il n'y a qu'un seul élément ontologique

62 Leibniz, *Monadologie*, § 48, GP VI, p. 615. Rappelons précisément que l'*entelechia* aristotélicienne a pu être traduite par *actus* ou *perfectio* : voir n. 43.

63 Louis Guillermit, « Puissance de Dieu et Base de la monade selon Leibniz », *Archives de Philosophie*, vol. 51, 1988, p. 403.

64 La base, entre autres usages, peut être aussi bien prise pour un substrat homogène (A VI, 4, 279 ; 310 ; 393) que pour l'existence même des monades (Leibniz à Bourguet de décembre 1714, GP III, 575).

fondamental qui n'est ni l'entéléchie, ni la force, ni la base ni le sujet mais la monade complète<sup>65</sup>.

## EN CHERCHANT, EN TRADUISANT

L'un des soucis les plus constants de Leibniz a été de penser la question du changement des corps en évitant les impasses et les apories de la métaphysique scolaire, mais en y puisant cependant un certain nombre de ressources conceptuelles et lexicales. Ainsi les catégories aristotéliennes ne servent plus de grille immédiate pour identifier des genres de l'être, selon leur usage le plus reçu, mais elles sont retrouvées, et gagnent une autre légitimité, dans le cadre d'une analyse des modifications. Il y a ainsi comme une vérité plus profonde ou plus enfouie des catégories : de l'or dans la boue des scolastiques. Ce renouvellement du sens des catégories n'est qu'un symptôme d'une réforme plus profonde de la philosophie. Dans la mise en œuvre de celle-ci, Leibniz multiplie les lexiques et les traductions qui, comme toute traduction, ne se superposent parfaitement ni entre elles ni avec l'original qu'il s'agit précisément d'exprimer. La variation des versions peut certes perdre le lecteur et le conduire à des impasses interprétatives. Elle fait pourtant surgir, comme à travers de multiples tamis, des échantillons plus stables, par exemple : que tout changement nécessite de penser deux forces, active et passive, que l'on pourra aussi bien appeler *en un sens* deux sujets. Il est vrai que Leibniz recommande, alors qu'il lui était donné à lire une traduction du début

128

---

65 Je remercie Maria Rosa Antognazza d'avoir relu une première version de ce texte. Nous reconnaissons évidemment avec elle que les seuls éléments ontologiques réels sont les monades complètes et simples, et que tous les ingrédients que l'on peut y distinguer sont des abstractions (ou des distinctions de raison). Le point sur lequel nous divergeons dans la manière de présenter les choses est que l'entéléchie n'est pas moins un être abstrait incomplet que ne l'est la matière première, dont la teneur de limitation ne se comprend que relativement au corps associé à la monade. L'explicitation complète nécessiterait de convoquer d'autres textes, et en particulier ceux où Leibniz redouble la distinction abstrait-concret par la distinction complet-incomplet. Cela dépasse le cadre de la présente étude, comme indiqué déjà à la note 54.

de la *Métaphysique* d'Aristote, de ne pas tant chercher en traduisant « l'élégance de l'expression que la clarté et la justesse des mots », et de préférer une signification déterminée à une signification large et vague, quoique cela ne soit pas toujours possible dans une traduction<sup>66</sup>. Mais lorsqu'il s'agit de traduire *dans l'autre sens*, c'est-à-dire d'inventer une langue adéquate à l'enquête sur les modifications des choses, toutes les langues philosophiques peuvent être convoquées et comme essayées – à la manière d'un orpailleur qui doit retourner bien des textes avant de trouver un échantillon de la philosophie pérenne à venir.

---

66 Leibniz à *Cornelius Dietrich Koch* du 28 février 1702, A I, 20, 824.



## INDEX NOMINUM

Les auteurs d'ouvrages et d'articles de littérature secondaire et les éditeurs scientifiques ne figurent pas dans cet index.

- A** \_\_\_\_\_
- ABÉLARD, Pierre 22, 61, 242.  
ADAM DE BRÈME 40.  
ADRIEN, Adriano Castellesi  
(cardinal), *dit* 27-29.  
ALAIN DE LILLE 30.  
ALCMÉON DE CROTONE 81.  
ALCUIN D'YORK 24, 50, 334.  
ALEXANDRE D'APHRODISÈ 226, 249-  
251, 302.  
ALEXANDRE D'ASHBY 21.  
ALEXANDRE L'ÉPICURIEN 83.  
AL-NAZZĀM 331.  
ALPHONSE X 139.  
AMAURY DE CHARTRES (*lat.*  
AMALRICUS) 83.  
AMBROISE DE MILAN (*lat.*  
AURELIUS AMBROSIUS, saint) 22.  
AMELOT DE LA HOUSSAYE, Nicolas  
49.  
ANAXAGORE 67-68, 89, 95, 96, 98, 141,  
143, 147, 176, 300, 301.  
ANSELME DE CANTORBERY (saint)  
23, 48, 50, 286, 334.  
ANTIOCHOS D'ASCALON  
(*lat.* ANTIOCHUS ASCALONIUS)  
270.  
ANTIPATER *ou* ANTIPATROS 241.  
APOLLONIOS DE TYANE  
(*lat.* APOLLONIUS) 279, 293.  
APPONIUS 21.  
ARCÉSILAS DE PITANE 156.  
ARCHILOQUE 41.  
ARCHIMÈDE 271, 279, 292, 294, 297,  
323, 327.  
ARISTOTE 11, 52, 54, 55, 63, 64, 67, 71,  
76, 99, 101, 104, 105, 113, 142, 146,  
150, 177, 185, 186, 188, 190, 191, 193,  
197, 198, 239, 250, 264, 265, 279, 288,  
302-304, 318, 339-343, 351, 360, 398,  
401.  
Lycée 318.  
ARMINIUS, Jacobus (Jakob  
HERMANNZOOON) 379.  
ARNAULD, Antoine 125, 256, 275, 285,  
351, 352, 358, 360, 422.  
AUBÉRY DU MAURIER, Benjamin 35.  
AUGUSTE 29, 31.  
AUGUSTE II DE BRUNSWICK-  
WOLFENBÜTTTEL 38.  
AUGUSTIN (saint) 23, 76, 81, 91, 145,  
149, 154, 161, 164, 165, 283, 338, 349-  
356, 358-364, 375.  
AULU-GELLE 225, 268.  
AUSONE (*lat.* AUSONIUS) 28.  
AUZOUT, Adrien 152, 153.  
AVERROÈS 398.  
AVICENNE 276.

- B** \_\_\_\_\_
- BACON, Francis, baron VERLAMUS  
53-55, 77, 151, 193, 204.
- BACON, Roger 401.
- BAILLET, Adrien 85, 145, 152, 153.
- BARBARO, Ermolao (*lat.*  
HERMOLAUS BARBARUS) 189, 190,  
197.
- BARRE, Joseph 43.
- BASNAGE DE BEAUVAL, Henri 417.
- BASSON, Sébastien 71, 72.
- BASTON, Robert 30.
- BAUDERON DE SÉNECÉ, Antoine 22.
- BAYLE, Pierre 54, 68, 74, 78, 81-85, 87,  
92, 93, 102, 134, 220, 221, 225, 241-243,  
252, 276, 339, 377, 422.
- BÈDE, *dit* le Vénérable 50, 334.
- BEECKMAN, Isaac 71, 72.
- BERENGAUD DE FERRIÈRES  
(*lat.* BERENGAUDUS) 23.
- BERNARD DE CLAIRVAUX (saint) 23.
- BERNOULLI, Jean 124, 330, 422.
- BÉROSE LE CHALDÉEN 41.
- BIEL, Gabriel 295.
- BIERLING, Friedrich Wilhelm 45, 126.
- BODIN, Jean 83
- BOÈCE 106, 350.
- BOECKLER, Johann Heinrich 44.
- BOILEAU, Jacques 336, 338.
- BOINEBURG *ou* BOINEBOURG,  
Johann Christian 34, 44.
- BONET, Nicolas 396.
- BONNOT DE CONDILLAC, Étienne  
32.
- BORCH, Ole 30-32, 35, 48.
- BOSSUET, Jacques Bénigne 150, 160,  
171, 177, 204, 422, 427.
- BOURGUET, Louis 127, 422.
- BURGINDA 23.
- BURLEY, Walter 30.
- BURNETT DE KEMNEY, Thomas 40,  
43, 109, 293, 295, 339.
- BOYLE, Robert 77, 94.
- BRUNO, Filippo BRUNO,  
*dit* Giordano 71.
- C** \_\_\_\_\_
- CALEPIN, Ambrogio CALEPIO, *dit*  
CALEPINO, *dit en fr.* Ambroise 31.
- CALOV, Abraham 395.
- CAMPANELLA, Tommaso 67, 71, 220.
- CARCAVY, Pierre de 105.
- CARDAN, Gerolamo CARDANO, *dit*  
*en fr.* Jérôme 220.
- CARNÉADE 78, 269.
- CASTEL, Louis Bertrand 42.
- CAROLINE WILHELMINE  
DE BRANDEBOURG-ANSBACH,  
reine d'Angleterre 422.
- CATON L'ANCIEN 41.
- CAVALIERI, Bonaventura 307-309,  
314-316, 319, 327-330.
- CHARLEMAGNE 335.
- CHARLES II, *dit* LE CHAUVE 337.
- CHEYNE, George 417.
- CHEVIGNY, Sieur de, *voir* LIMIERS,  
Henri-Philippe de.
- CHIFFLET, Jean-François 22.
- CHRYSIPPE 11, 87; 221, 223, 224, 226,  
239-243, 249-256, 258, 267-276, 309,  
327, 330, 331.
- CICÉRON 25, 28, 78, 80-82, 221, 223,  
242, 252-255, 265-271, 274, 276.
- CLAPIER, Luc de, marquis de  
VAUVENARGUES 134.
- CLARKE, Samuel 115, 288, 422.
- CLAVIUS, Christoph 295.
- CLÉANTHE 234, 241-245, 247, 249,  
253, 275.
- CLERSELIER, Claude 153.

CONDILLAC, *voir* BONNOT DE  
CONDILLAC.  
CONRAD D'HIRSCHAU 21, 23  
CONRING, Hermann 422.  
CONTI, Antonio Schinella 422.  
CONWAY, Anne 220.  
COPERNIC, Nicolas 109, 134, 139.  
CORDEMOY, Géraud de 94.  
CORDES, Jean de 44.  
COURTIN, Antoine de 45.  
CUDWORTH, Ralph 58, 68, 77.  
CYPRIAN, Ernst Salomon 417.  
CYPRIANUS, Johann 45, 47.  
CYPRIEN (saint) 22.

**D** \_\_\_\_\_

DACIER, Anne 20.  
DASYPODIUS, Conrad 284.  
DAVID DE DINANT 83.  
DÉMOCRITE 67, 77, 83, 93-94, 96, 136,  
141, 143, 146, 220, 247, 271, 272, 353.  
DENYS L'ARÉOPAGITE, *dit* le  
PSEUDO-DENYS (saint) 347.  
DES BOSSES, Bartholomée 18, 42, 43,  
46, 121, 124, 422.  
DE RAEY, Johannes 64, 104, 193, 194.  
DESCARTES, René 9-10, 50, 52-54,  
64-66, 71-73, 75, 77, 87, 89-91, 93-95,  
99, 102, 110, 141, 143, 145-166; 168-  
181, 200, 201, 215, 216, 220, 221, 246,  
263, 281, 285, 289, 305, 309, 311, 313,  
314, 318, 327, 330, 355, 356, 386.  
DESGABETS, Robert (Dom) 154.  
DIGBY, Kenelm 77, 193.  
DIODORE CRONOS 240-243, 252, 253.  
DIOGÈNE LAËRCE 81, 82, 136; 222,  
271.  
DONAT, Élius 20, 21.  
DU BELLAY, Joachim 21.  
DUPIN *ou* DU PIN, Louis Élie 337.  
DUPLÉIX, Scipion 388, 389.

DURAND DE SAINT-POURÇAIN,  
Guillaume 395.  
DU VAIR, Guillaume 87.

**E** \_\_\_\_\_

EBERHARD DE BAMBERG 23.  
ÉCHARD, Jean ECCARD *ou* 18, 41.  
ECKHART, Johann Georg von 334.  
ÉGINHARD (*lat.* EGINHARDUS) 39.  
ENNIUS, Quintus 21, 22, 28, 47.  
ÉPICTÈTE 220, 221, 240-241.  
ÉPICURE 68, 71, 76-84, 86-88, 90, 93-94,  
143, 232, 246, 264-268, 339.  
ERMENNICH D'ELLWANGEN 21.  
ESTIENNE, Robert 31, 81.  
EUCLIDE 204, 279-289, 291-295, 297,  
319, 323.  
EUSÈBE DE CÉSARÉE (*lat.* EUSEBIUS  
PAMPHILI) 83, 254.  
EUSTACHE DE SAINT-PAUL 396.

**F** \_\_\_\_\_

FABIUS (*lat.* QUINTUS FABIUS  
PICTOR) 41.  
FABRI, Honoré 25.  
FACCIOLATI, Jacopo 31.  
FARDELLA, Michelangelo 18, 85, 105,  
346, 353-354, 356.  
FELDEN, Johann von 44.  
FICIN, Marcilio FICINO, *dit en*  
*fr.* Marsile 69, 144-145.  
FILLEAU DES BILLETES, Gilles 356.  
FONSECA, Pedro da 396.  
FONTAINE, Nicolas 22.  
FONTENELLE, *voir* LE BOUVIER DE  
FONTENELLE.  
FONTIALIS, Jacobus 73.  
FOUCHER, Simon 141, 142, 144, 151-  
157, 161, 165, 172, 173, 175, 179, 180,  
280, 305, 328, 330, 351, 422.

FOUCHER DE CAREIL, Louis  
 Alexandre 18, 95, 105.  
 FRIEDRICH, Johann, duc de  
 BRUNSWICK-CALENBERG 101.  
 FREGE, Gottlob 267, 289.  
 FROIDMONT, Libert 302.

**G** \_\_\_\_\_

GALE, Thomas 336.  
 GALILÉE, GALILEO GALILEI, *dit* 77,  
 134, 138, 315, 316, 319, 322, 328-329.  
 GALLOIS, Jean 281, 320.  
 GASSENDI, Pierre GASSEND, *dit*  
 77-78, 87, 93, 99, 143, 193, 339, 342,  
 357.  
 GATAKER, Thomas 91.  
 GAUTHIER DE SAINT-VICTOR 23.  
 GAZET, Alard 23.  
 GEOFFROY DE SAINTE-BARBE-EN-  
 AUGÉ, *dit aussi* GODEFROI DE  
 BRETEUIL 23.  
 GÉRARD, Armand de (abbé) 48.  
 GERVAIS DE TILBURY 35, 36, 48.  
 GEULINCX, Arnold 25.  
 GHISLAIN DE MONS (saint) 23.  
 GIORDANO, Vitale 316-318.  
 GODESCALC D'ORBAIS *ou*  
 GODESCALQUE 333.  
 GRACCHUS, Caius Sempronius 28.  
 GRACIÁN Y MORALES, Baltasar 49.  
 GRAS, Henri Constant 43.  
 GRASWINCKEL, Theodor 44.  
 GREIFFENCRAZ, Christoph  
 Joachim Nicolai von 39.  
 GROOT, Hugo de *ou* Huig de, *dit*  
 GROTIUS 35, 43-46, 87, 105.  
 GRÉGOIRE DE RIMINI (*lat.*  
 GREGORIUS ARIMINENSIS) 395.  
 GRÉGOIRE DE SAINT-VINCENT 302,  
 304-307, 310, 320, 321, 328.  
 GUEZ DE BALZAC, Jean-Louis 44.

GUILLAUME DE HIRSCHAU *ou*  
 HIRSAU 21.

**H** \_\_\_\_\_

HADRIEN 29, 31.  
 HANOVER, Ernst-August von 49.  
 HANSCH, Michael Gottlieb 102, 123,  
 142, 159, 219.  
 HARTSOEKER *ou* HARTSOECKER,  
 Nicolas 78.  
 HAURANNE, Jean-Ambroise  
 DUVERGIER DE, abbé de Saint-  
 Cyran, *dit* SAINT-CYRAN 22.  
 HEIDEGGER, Martin 196, 197.  
 HEINSIUS *ou* HEINS, Daniel 87.  
 HENNIGES, Heinrich 44.  
 HENRI DE GAND 395.  
 HENRI II, *dit* LE JEUNE, roi  
 d'Angleterre 36.  
 HERLIN, Christian  
 (*lat.* CHRISTIANUS HERLINUS)  
 284, 290.  
 HERBERT DE CHERBURY, Edward  
 77.  
 HERTEL, Lorenz 38.  
 HERVÉ NÉDELLEC (*lat.* Hervaeus  
 NATALIS) 395.  
 HESSE-RHEINFELS, Ernst von 256.  
 HINCMAR DE REIMS 22.  
 HIPPARQUE 134, 250.  
 HOBBS, Thomas 53, 77, 80, 84, 86-90,  
 92, 94, 99, 143, 151, 193, 272, 281, 285,  
 308, 320, 422.  
 HONORÉ D'AUTUN 21.  
 HOLSTE, Lukas (*lat.* Luc  
 HOLSTENIUS) 31  
 HUET, Pierre Daniel 153.  
 HUYGENS, Christiaan 306, 320, 327,  
 422.

**I** \_\_\_\_\_  
 ILDEFONSE DE TOLÈDE (Pseudo-,  
 saint) 23.  
 ISIDORE DE SÉVILLE (saint) 27-28.

**J** \_\_\_\_\_  
 JACQUELOT, Isaac 286, 287.  
 JAUCOURT, Louis de, *pseudonyme*  
 Louis de NEUFVILLE 43.  
 JEAN DE BASSOLES voir JOHN  
 BASSOL.  
 JEAN CHRYSOSTOME (saint) 22.  
 JEAN DAMASCÈNE ou JEAN  
 DE DAMAS (*lat.* JOANNES  
 DAMASCENUS, saint) 50.  
 JEAN DUNS SCOT 370, 385, 386, 393,  
 395-397, 403, 404.  
 JEAN LE LYDIEN (*lat.* Joannes  
 Laurentius LYDUS) 83.  
 JEAN PHILOPON 189, 302.  
 JEAN DE SALISBURY 21.  
 JEAN SCOT ÉRIGÈNE 333-347, 360.  
 JÉRÔME ou JÉRÔME DE STRIDON  
 (saint) 22, 23.  
 JOHN BASSOL ou JEAN DE BASSOLES  
 395, 396.  
 JÓNSSON, Karl 37, 38.  
 JULES CÉSAR 258, 260.  
 JULIEN D'ÉCLANE 23.  
 JUNGUIS, Joachim 283, 294.  
 JURIEU, Pierre 86.  
 JUVÉNAL 28.

**K** \_\_\_\_\_  
 KANT, Immanuel 9, 202.  
 KECKERMANN, Bartholomeus 402.  
 KEPLER, Johannes 109, 139.  
 KLENCK, Johannes 44.  
 KOCH, Cornelius Dietrich 123, 129.  
 KOLTHOLT, Christian 104.

**L** \_\_\_\_\_  
 LACTANCE (*lat.* LACTANTIUS) 83,  
 279.  
 LA FORGE, Louis de 84.  
 LANION ou LANNION, François de  
 358.  
 LAUB, Philipp Anton 44.  
 LE BOVIER ou LE BOUVIER DE  
 FONTENELLE, Bernard 33.  
 LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *passim*.  
 LE MAISTRE DE SACY, Louis Isaac  
 22, 88.  
 L'ENFANT, Jacques 422.  
 LELONG, Jacques 18, 36.  
 LEUCIPPE 83, 146.  
 LE VALLOIS, Louis voir VILLE, Louis  
 de la.  
 LIMIERS, Henri-Philippe de, *pseudo*.  
 de CHEVIGNY, Sieur de 49.  
 LIPSE, Juste ou Joost LIPS 87, 99, 221,  
 318.  
 LIVIUS ANDRONICUS 28.  
 LLOYD, William 40.  
 LOCKE, John 56, 59, 82, 102, 106, 108,  
 142, 281, 285, 290, 291.  
 LOUIS I<sup>er</sup> LE PIEUX ou  
 LE DÉBONNAIRE 333.  
 LUCAIN 32.  
 LUC D'ACHERY 334.  
 LUCILIUS, Caius 20.  
 LUPUS DE OLMEDO 22.

**M** \_\_\_\_\_  
 MABILLON, Jean 334, 336, 348.  
 MACAIRE SCOT 349.  
 MAGNIEZ, Nicolas 24, 25, 29, 31, 32.  
 MAGNÚSSON, Árni 28.  
 MALEBRANCHE, Nicolas 10, 18, 36,  
 98, 154, 292, 301, 371, 422.  
 MANÉTHON 41.  
 MARC AURÈLE 91, 220, 221, 275.

MARTIAL 28.  
 MARTIN, André, *dit* Ambrosius  
 Victor 355.  
 MASHAM, Abigail 417, 422.  
 MASSUET, Pierre 49.  
 MAUGUIN, Gilbert 335.  
 MAXIME LE CONFESSEUR (saint)

347.  
 MÉGASTHÈNES 41.  
 MEIER, Gerhard 334.  
 MÉLANCHTON, Philippe 189.  
 MERCENARIUS, Angelus 396, 398,  
 399.  
 MEZERAY, François Eudes de 337.  
 MOLANUS, Gerhard Wolter 363.  
 MONTAIGNE, Michel EYQUEM de 21.  
 MONTCHAL, Charles de 31.  
 MORE, Henry 97.  
 MÜLLER, Johann Philipp 44.  
 MURCIA DE LA LLANA, Francisco  
 395, 399.  
 MURMELLIUS, Johannes 22.  
 MYRSILE DE LESBOS 41.

N \_\_\_\_\_

NANNI, Giovanni *ou* Johannes  
 ANNIUS DE VITERBE 35, 41, 48.  
 NAUDÉ, Gabriel 35.  
 NÉMÉSIOUS *ou* NÉMÉSIOS 245.  
 NÉRON 29.  
 NEUFVILLE, Louis de *voir*  
 JAUCOURT, Louis de.  
 NEWTON, Isaac 422.  
 NICAISE, Claude 152-153, 353, 417.  
 NIZOLI, Mario (*lat.* Marius  
 NIZOLIUS) 48, 52, 64, 65, 82, 189,  
 195, 208, 320, 400, 417.  
 NORIS, Enrico (cardinal) 333, 353.

O \_\_\_\_\_

OLDENBURG, Henry 285.

ORIGÈNE 248.  
 OSIANDER, Johann Adam 44.  
 OTHON DE BRUNSWICK *ou*  
 OTTON IV 36.  
 OUDIN, Casimir 334.  
 OWEN, John 22.

P \_\_\_\_\_

PADOUE (école de) 189, 386, 404.  
 PALLAVICINI, Opizio (cardinal) 321.  
 PAPIN, DENIS 49, 422.  
 PAPPUS D'ALEXANDRIE 10.  
 PASCAL, Blaise 22, 53, 74, 88, 134.  
 PATRIZZI, Francesco (*lat.*  
 FRANCESCUS PATRICIUS) 144.  
 PAUL (saint) 76.  
 PEIRESC, Nicolas Claude FABRI 31,  
 32.  
 PELLISSON-FONTANIER, Paul 190,  
 355, 422, 427.  
 PEREYRA *ou* PEREIRA, Benito 395,  
 396, 400.  
 PÉTAU, Denis 42, 46, 47, 367.  
 PÉTRARQUE, FRANCESCO  
 PETRARCA, *dit en fr.* 28.  
 PHÈDRE (*lat.* CAIUS IULIUS  
 PHAEDRUS) 20.  
 PHÉRÉCIDE DE SYROS 83.  
 PHILIBERT DE VIENNE 49.  
 PHILIDOR, François André  
 DANICAN, *dit* 10.  
 PHILIPP, Christian 93, 95, 147.  
 PHILIPPE DE HARVENG 23, 25.  
 PHILON DE BYBLOS 41.  
 PIERRE D'AURIOLE 395.  
 PIERRE DAMIEN 244.  
 PIERRE LOMBARD 61.  
 PINSON, François 334, 347.  
 PLATON 11, 54, 56, 67, 68, 71, 76, 77, 81,  
 89, 94-99, 102, 104, 133-139, 141-161,  
 164-169, 171-181, 219, 222, 223, 245,

279, 301-303, 342, 351, 352, 354, 356,  
357.  
Académie 299, 146, 147, 149-152, 154-  
163, 165, 166, 169, 178-180, 270, 351.  
PLAUTE 28.  
PLOTIN 138, 144, 161, 342.  
PLUTARQUE 81, 243, 271-276, 309.  
POLÉMON D'ILION 82.  
PORTIQUE (école du) 239, 245, 250,  
277, 318.  
PRASCH, Johann Ludwig 44.  
PRIMASE D'HADRUMÈTE 22.  
PROCLUS 88, 279, 289, 290, 293, 298.  
PROTAGORAS 167.  
PTOLÉMÉE 134, 139  
PUFENDORF, Samuel von 281, 422.  
PYTHAGORE 54, 83, 356, 357.

## R

RACHEL, Samuel 44.  
RATRAMNE DE CORBIE 334-338,  
347-360.  
RÉMOND, Nicolas 18, 24, 26, 33, 43, 45,  
56, 57, 59, 60, 62, 66, 75, 97, 98, 101-  
105, 133, 142-145, 177, 180, 219, 342,  
422, 427.  
ROBERVAL, Gilles Personne de 285.  
ROHAULT, Jacques 355.  
ROSELLI, Salvatore Maria 43.  
ROUSSEAU, Jean-Jacques 16, 91.

## S

SAINT-CYRAN, *voir* HAURANNE,  
Jean Ambroise DUVERGIER DE.  
SCALIGER, Joseph Juste 41.  
SCALIGER, Jules César 27, 28, 81; 395,  
400.  
SCHEFFER, Johannes G. 44.  
SCHEUBEL, Johannes 284, 290  
SCHOPPE, Kaspar, *dicitur* SCIOPPIUS 29,  
30, 87.

SCHWARTZ, Wilhelm 44.  
SCUDÉRY, Madeleine de 242  
SEDULIUS DE LIÈGE *ou* SEDULIUS  
SCOTTUS 22.  
SEMPRONIUS ASELLIO 41.  
SÉNÈQUE 83, 220, 221.  
SENNERT, Daniel 197, 339-400.  
SEXTUS EMPIRICUS 11, 102, 154, 156,  
251, 299-304, 306, 307, 309, 310, 318,  
324-329.  
SIDNEY, Algernon 49.  
SIDOINE APOLLINAIRE 28.  
SIGORGNE, Pierre 104.  
SIGURDSSON, Sverre (*en vieux norois*  
SVERRIR SIGURÐARSO) 38.  
SILIUS ITALICUS 32.  
SIMON, Johann Georg 44.  
SIMON, Richard (1638-1712) 39.  
SIMPLICIUS 248, 302.  
SOCRATE 68, 76, 80-81, 86, 94-96, 98,  
141, 143, 147, 156, 161, 162, 165-167,  
169, 174, 219, 245, 389.  
SOLON 40.  
SOPHIE DE HANOVRE 94, 236, 356,  
357.  
SPARWENFELD, Johan Gabriel 40.  
SPERLING, Johann 400.  
SPINOZA, Baruch 10, 75, 77, 80, 81, 83,  
90, 92, 93, 143, 170, 221, 223, 229, 233,  
239, 242, 281, 288, 422.  
STAHL, Daniel 395.  
STOBÉE 83.  
STRATON 83.  
STRATTMAN, Theodor Heinrich  
von 35.  
STÜBEL, Stéphane 31.  
STURLUSON, Snorri 37, 39, 48.  
STURM, Johann Christoph 280, 281,  
342.  
SUÁREZ, Francisco 44, 48, 89, 174, 386,  
395-397.

SWINESHEAD, Richard SUISSET *ou*  
334.

T \_\_\_\_\_

TATIEN 245.

TELESIO, Bernardino 71.

TERENCE 20, 28.

TERTULLIEN 22, 83, 84, 86.

THĀBIT IBN QURRA 276.

THEMISTIOS (*lat.* THEMISTIUS)

189, 302.

THÉODORE (ingénieur) 88.

THÉODOSE I<sup>er</sup> LE GRAND 29.

THOMAS, Christian (*lat.*

THOMASIVS) 48, 49.

THOMAS, Jakob (*lat.* THOMASIVS)

34, 56, 59-65, 72, 73, 76, 77, 83, 84, 87,  
95, 96, 104, 113, 141, 145, 189, 191-194,  
203, 221, 300, 339, 340, 357, 392-394,  
400.

THOMAS D'AQUIN (saint) 66, 83,

356, 361-368, 370-375, 378, 380-382,  
385-386, 388, 390, 391, 393, 394, 397,  
400, 401.

THOMAS DE CHOBHAM 21.

THOMASSIN, Louis 46, 47.

TOLEDO, Francisco de  
(*lat.* FRANCISCUS TOLETUS,  
cardinal) 400.

TOLAND, John 49.

TOLOMEI, Giovanni Battista 18, 26,  
33, 295

TRITHÈME, Jean (*lat.* JOHANNES  
TRITHEMIUS) 39.

TSCHIRNHAUS, Ehrenfried Walther  
von 49.

TWISSE, William 123, 126, 380.

V \_\_\_\_\_

VALERIUS FLACCUS 32.

VAN BLEISWIJK, Heindrik 43.

VAN HELMONT, François-Mercure  
67, 220, 356, 357.

VANINI, Lucilio, *dit* GIULIO CESARE  
71.

VAUVENARGUES, *voir* CLAPIER, Luc  
de.

VEYSSIÈRE DE LA CROZE, Mathurin  
85.

VIAU, Théophile de 95.

VIÈTE, François 313.

VILLE, Louis de la, *pseudo. de* LE  
VALLOIS, Louis 355.

VIRGILE 19-22, 26-28, 32, 33, 37, 42, 44,  
47, 105.

VOLDER, Burcherus de 109, 122-124,  
227, 417, 422.

VORST, Konrad von der (*lat.*  
CONRADUS VORSTIUS) 84-86.

W \_\_\_\_\_

WAGNER, Gabriel 422.

WEIGEL, Erhard 35, 193, 280-281.

WIMPFELING, Jakob 22.

WOLFF *ou* WOLF, Christian, von 417.

WOLFHARD VON HERRIEDEN (*lat.*  
WOLFHARDUS HASENRIETANUS)  
23.

X \_\_\_\_\_

XÉNOPHON 41, 81.

Y \_\_\_\_\_

YVES DE CHARTRES 22.

Z \_\_\_\_\_

ZABARELLA, Giacomo *ou* Jacob 396,  
398, 399, 404.

ZÉNON DE CITIUM *ou* CITIUM 317.

ZÉNON D'ÉLÉE 245, 300-303, 310, 317.

ZIEGLER, Caspar 44.

## TABLE DES MATIÈRES

Abréviations.....	7
Avant-propos	
Jean-Luc Marion.....	9

### PREMIÈRE PARTIE

#### L'AVANCEMENT DE LA PHILOSOPHIE

439

« L'or dans la boue » selon Leibniz : une maxime pour l'histoire de la philosophie ? Michaël Devaux.....	15
« J'ay trouvé que la plupart des Sectes ont raison dans une bonne partie de ce qu'elles avancent, mais non pas tant en ce qu'elles nient » : de l'usage leibnizien de l'histoire de la philosophie Stefano Di Bella.....	51
Le renouvellement des sectes antiques. Le chiasme du Dieu corporel et du Dieu incorporel Vincent Carraud.....	71
Catégories et modifications de choses. De la traduction philosophique selon Leibniz Arnaud Pelletier.....	101

L'OR DANS LA BOUE  
Table des matières

### DEUXIÈME PARTIE

#### LE FIL DE L'HISTOIRE

De l'Idée à la monade : « Un auteur [...] qui mériterait d'être mis en système » Jean-Louis Poirier.....	133
Leibniz, Descartes et la « résurrection des contemplations de Platon et des académiciens » Claire Bayle.....	141

	La réhabilitation dynamique de l'entéléchie :	
	« un beau mélange de Métaphysique, de Géométrie et de Physique »	
	François Ottmann.....	183
	Leibniz and Stoicism	
	Donald Rutherford.....	219
	Leibniz, Chrysippe et l'Argument dominateur	
	Thomas Auffret.....	239
	« Établissements provisionnels » : Leibniz lecteur d'Euclide	
	Frédéric de Buzon.....	279
	Leibniz et Sextus Empiricus, Sur le continu	
	Marwan Rashed.....	299
440	L'âme des substances. Leibniz et la philosophie carolingienne	
	Kristell Trego.....	333
	La perfection de l'univers, le mal et l'incarnation	
	selon Thomas d'Aquin et Leibniz	
	Agustín Echavarría.....	361
	Duns Scot et saint Thomas : la question de l'individuation	
	Roger Ariew & Lucio Mare.....	385

## ANNEXES

	History and status of the critical Academic-edition of Leibniz	
	by the Academies of Berlin-Brandenburg and Göttingen	
	Thomas Leinkauf.....	411
	Leibniz en espagnol : Chaire G. W. Leibniz de philosophie	
	Juan A. Nicolás.....	421
	Index.....	431